



EchoGéo

47 | 2019
janvier/mars 2019

Du champignon au médicament : regards croisés sur les régimes logistiques

Entretien de Rémi de Bercegol et Lucie Dejouhanet avec Mathieu Quet, réalisé le 11 mars 2019, par email

Mathieu Quet, Rémi de Bercegol et Lucie Dejouhanet



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/echogeo/16730>

DOI : 10.4000/echogeo.16730

ISSN : 1963-1197

Éditeur

Pôle de recherche pour l'organisation et la diffusion de l'information géographique (CNRS UMR 8586)

Référence électronique

Mathieu Quet, Rémi de Bercegol et Lucie Dejouhanet, « Du champignon au médicament : regards croisés sur les régimes logistiques », *EchoGéo* [En ligne], 47 | 2019, mis en ligne le 21 avril 2019, consulté le 25 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/echogeo/16730> ; DOI : 10.4000/echogeo.16730

Ce document a été généré automatiquement le 25 avril 2019.

EchoGéo est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International (CC BY-NC-ND)

Du champignon au médicament : regards croisés sur les régimes logistiques

Entretien de Rémi de Bercegol et Lucie Dejouhanet avec Mathieu Quet,
réalisé le 11 mars 2019, par email

Mathieu Quet, Rémi de Bercegol et Lucie Dejouhanet

RÉFÉRENCE

Quet M., 2018. *Impostures Pharmaceutiques. Médicaments illicites et luttes pour l'accès à la santé*. Paris, La Découverte, 248 p.

Tsing A. L., 2017. *Le champignon de la fin du monde. Sur la possibilité de vivre dans les ruines du capitalisme*. Paris, La Découverte, 416 p.

- Rémi de Bercegol et Lucie Dejouhanet (RdB & LD). Mathieu Quet, nous vous proposons en préambule de vous présenter à nos lecteurs, principalement géographes, comme un chercheur résolument engagé sur le terrain. Vous êtes un sociologue qui gardez une prédilection pour des terrains très approfondis, s'inscrivant dans le temps long, dans des lieux lointains parfois difficiles d'accès, et selon des méthodes assez proches de l'ethnographie. Dans l'introduction de votre livre, vous faites allusion au « glanage » d'informations que votre démarche induit (p. 39), ce qui nous rapproche encore de la thématique de ce numéro sur les nouvelles pratiques de la collecte. Plus précisément, que voulez-vous dire par là ? Comment définiriez-vous votre pratique de la recherche ? Quelle place accordez-vous au terrain dans vos enquêtes, quel sens donnez-vous à votre positionnement empirique ?

- Mathieu Quet (MQ). L'image du glanage est très importante pour moi. D'un côté, elle signifie qu'on ne fait pas de recherche sans sortir de chez soi, en quête de quelque chose. Mais cette « chose » qu'on cherche n'est pas toujours précise : on identifie des sites, des personnes, et on part, en espérant remplir son sac peu à peu. Surtout, les glaneuses et les glaneurs restent toujours attentifs aux nouveaux objets qui apparaissent dans leur champ de vision. Ils sont à l'écoute des imprévus et des

bifurcations. On pensait collecter des informations sur tel ou tel objet, et on se retrouve à poursuivre une nouvelle piste qu'on n'aurait jamais envisagée, mais qui a l'air fascinant. La recherche marche sur ce fil de l'attention au monde, qui est tendue entre d'un côté des préoccupations individuelles et collectives, des programmes de recherche, des ambitions théoriques, et de l'autre côté des événements inattendus qui ne cessent de guider nos pas ailleurs. C'est comme cela que j'ai commencé à travailler sur les enjeux pharmaceutiques depuis la France, et que j'ai été conduit en Inde et au Kenya – en faisant le tour des ONG impliquées sur les questions d'accès aux médicaments, mais aussi en interrogeant les acteurs de la production et de la distribution pharmaceutique, ou encore les administrations en charge de réguler les circulations de médicaments.

- RdB & LD. Vous venez de publier un ouvrage intitulé *Impostures Pharmaceutiques, Médicaments illicites et luttes pour l'accès à la santé* (2018). Ce livre porte sur les flux de médicaments et la controverse liée aux circulations de produits pharmaceutiques illicites. Pourriez-vous rapidement en présenter les grandes lignes et les éléments saillants aux lecteurs qui ne l'ont pas encore lu ?



- MQ. Le thème central du livre, ce sont les débats autour des « faux » médicaments. Au risque de schématiser, on peut dire qu'avec la mondialisation de la production et de la consommation pharmaceutique, les problèmes de qualité, de transport, de conservation et de légalité se sont multipliés, ils touchent en particulier les pays en développement. Il y a donc une préoccupation de santé publique légitime. Mais dans le même temps, les compagnies les plus puissantes (européennes et américaines principalement) instrumentalisent cette préoccupation pour imposer « leur » vision du médicament, notamment en termes de propriété intellectuelle – cela leur permet d'évincer la concurrence des firmes issues de pays émergents. Il en résulte une grande confusion et une certaine conflictualité pour définir ce qui constitue un « faux » médicament ou un médicament de mauvaise qualité. Mon enquête part de ces conflits (avec une démarche

de sociologie des problèmes publics), mais elle s'intéresse aussi plus généralement à la manière dont les médicaments sont produits, circulent et sont contrôlés, à partir d'un travail d'entretiens menés principalement en Inde et au Kenya, qui ont été deux pays particulièrement affectés par les enjeux de ce problème – et je pense que c'est une originalité de ce livre d'observer des circulations « Sud-Sud ». J'en arrive à la conclusion que pour comprendre le problème des faux médicaments, il faut le recontextualiser dans la dynamique sécuritaire plus générale dont a fait l'objet la santé publique internationale. Je montre que cette dynamique sécuritaire constitue une manière de gouverner les flux de médicaments et je suggère que ce qui est central dans cette affaire, c'est moins la présence de médicaments « mauvais » que l'entreprise de domestication et de contrôle des trajectoires de marchandises que cette présence révèle.

- RdB & LD. Le point de départ de votre recherche est celui de la controverse, en partie liée à la confusion entre la contrefaçon et le générique, qui met en péril l'accès à la santé. C'est d'ailleurs cette « polémique » de l'accès contraint aux médicaments que retient la presse médiatique lorsqu'elle s'intéresse à votre ouvrage. La controverse est sans aucun doute un moment heuristique pour regarder le monde et en décrypter les tensions : de la même manière, Anna Tsing part des ruines du capitalisme pour faire évoluer le développement de son récit sur le matsutake¹. Pourriez-vous explicitez ce que représente pour vous une sociologie de la controverse et ce en quoi cela consiste ?

Anna Lowenhaupt Tsing

Le champignon de la fin du monde



LES EMPÊCHEURS DE PENSER
EN ROND / LA DÉCOUVERTE

- MQ. Je mène mes recherches dans le domaine des études sociales sur les sciences et les technologies (*Science and Technology Studies*). Pour les chercheur.e.s de ce domaine, les controverses revêtent un intérêt particulier, pour plusieurs raisons. D'abord, les controverses scientifiques mettent souvent assez bien en évidence que la science n'est jamais une activité dénuée d'enjeux sociaux : pour imposer une conception du monde, les scientifiques s'appuient sur des réseaux mêlant profondément la science et la politique. Ensuite, observer les controverses – comme des moments d'instabilité –

permet d'analyser la vérité (scientifique, sociale) « en train de se faire ». Elles rendent souvent visibles les règles sociales concurrentes et les conceptions sous-jacentes à ces règles. Cela permet donc d'observer un monde composé à la fois socialement et techniquement ; mais aussi un monde en perpétuel mouvement et recomposition.

- RdB & LD. Quelle place accordez-vous à l'espace dans vos réflexions ? Car sans pour autant vous pousser à faire une géographie de la controverse, votre analyse multiscalaire de la controverse rappelle la pensée géographique dans la mesure où elle lie ensemble des espaces *a priori* très différenciés.

- MQ. Dans ma recherche sur les médicaments, j'ai voulu m'intéresser au déploiement transnational d'une controverse qui se déroulait dans de multiples sites et notamment en Inde, au Kenya et dans l'Union européenne. Pour moi, c'était justement l'occasion de tester l'extension de l'analyse de controverse. De ce point de vue, je me suis penché – en sociologue plutôt qu'en géographe – sur la question de l'espace, principalement à partir d'une approche du « multi-site » (Marcus, 1998) et avec la question suivante : « comment se fait-il que des conflits (sur l'accès aux médicaments) qui débutent dans des lieux aussi différents et éloignés que New Delhi, Nairobi ou Bruxelles finissent par converger dans une même controverse transnationale » ?

- RdB & LD. Oui, et c'est notamment ce qui vous rapproche indirectement du livre d'Anna Tsing : *Le Champignon de la fin du monde. Sur la possibilité de vivre dans les ruines du capitalisme* (traduction en français : 2017). Portant sur des objets *a priori* très différents, le croisement de votre ouvrage avec celui d'Anna Tsing permet en effet de réfléchir aux notions de flux et de changement d'échelles, et pour reprendre ses propres termes, « d'enchevêtrements » de l'espace vivant et des lieux. Vous faites d'ailleurs référence à l'étonnante odyssée du champignon matsutake qui noue « les destins des cueilleurs de l'Oregon et des consommateurs japonais » (p. 164). Pourriez-vous nous expliquer ce qui vous a plu et a retenu votre attention dans l'ouvrage d'A. Tsing ?

- MQ. La lecture de l'ouvrage d'Anna Tsing a été très importante pour mon propre travail, bien que l'objet qu'elle aborde semble plutôt éloigné de mon domaine. Je suis d'abord frappé par la liberté d'écriture de l'auteure et son inventivité conceptuelle – « diversité contaminée », « scalabilité ». Elle parvient plus généralement, par le choix de son objet (un champignon cueilli par des personnes vivant dans une grande précarité dans des forêts américaines et acheté à prix d'or au Japon) et par sa manière d'en rendre compte, à expliciter d'un même tenant des traits essentiels de notre société : l'histoire coloniale et post-coloniale, la crise écologique, les ravages de l'industrialisation, l'absurdité des régimes de valorisation capitalistes, etc. Le geste d'écriture parvient ainsi à saisir des éléments qu'on aimerait souvent comprendre en même temps mais qui restent disjoints lorsqu'on s'en tient à un simple jeu d'échelle.

- RdB & LD. Si vous deviez repenser votre ouvrage à la lumière des écrits d'Anna Tsing, selon vous, en quoi la circulation des produits pharmaceutiques (comme le sofosbuvir par exemple, que vous évoquez p.197) constitue-t-elle (ou non) une illustration de la « scalabilité » qu'Anna Tsing définit comme « la capacité d'un projet à changer d'échelle sans problème, c'est-à-dire sans que se modifie en aucune manière le cadre qui définit ce projet » (Tsing, 2017, p. 78) ? Finalement, alors que les flux marchands se globalisent dans une société capitaliste mondialisée, pourquoi l'accès à la santé n'est-il pas plus facilement « scalable » à l'échelle du monde ?

- MQ. Une proposition importante de Tsing sur la scalabilité est qu'elle implique un « travail ». Rendre les projets « scalables » implique toute une activité de standardisation qui elle-même suppose de trier, d'exclure, d'aplanir, de domestiquer. Tsing suggère que le « Progrès » lui-même s'est défini autour de cette idée de

scalabilité. Elle utilise par ailleurs la notion de scalabilité comme un moyen de faire apparaître en contrepoint tout ce qui se révèle « non-scalable » et rétif à la scalabilité : la « nature » broussailleuse, les corps indociles des esclaves et des travailleur.euse.s, les phénomènes inexpliqués, etc.

De ce point de vue, il apparaît *a priori* que les médicaments produits aujourd'hui dans le cadre industriel de la biomédecine se situent à peu près à l'opposé du matsutake – quoi de plus standardisé qu'un médicament ? Et pourtant, comme vous le faites remarquer, si l'on suit Tsing dans son entreprise de mise au jour du non-scalable, il apparaît assez rapidement que la protection de la santé (comme projet) est moins scalable qu'il n'y paraît. Les médicaments ne circulent pas si facilement d'un pays à l'autre (en raison notamment des droits de propriété intellectuelle, mais aussi des normes de production). On pourrait même aller plus loin : le cas du sofosbuvir donne à voir le conflit entre deux projets différents : la protection de la santé d'un côté, l'expansion du « domaine » pharmaceutique (des profits, pourrait-on dire plus simplement) de l'autre. Et il semble que pour qu'un projet soit scalable (l'expansion du domaine pharmaceutique), l'autre est rendu non-scalable. De cette façon, le sofosbuvir est vendu à un prix extrêmement élevé dans les pays à haut et moyen revenu, et son propriétaire a négocié avec quelques fabricants indiens qu'ils le produisent à condition qu'ils le vendent seulement dans certains pays (les plus pauvres). La scalabilité du projet pharmaceutique est assurée : les normes de production, les droits de propriété permettent son expansion mondiale depuis un siècle. Mais cette scalabilité-là est en conflit avec une autre – celle de la santé des populations. Il me semble que cela répond à la dernière partie de votre question : le système capitaliste dépend aujourd'hui de la scalabilité comme d'un moteur de l'expansion marchande. Mais cela n'implique pas automatiquement de couvrir de manière uniforme tous les marchés – et d'ailleurs, le système actuel s'accommode très bien des ruptures de stock récurrentes en particulier dans les pays en développement.

- RdB & LD. Vous analysez l'industrie pharmaceutique et ses circuits de distribution tentaculaires par le prisme d'un régime logistique qui organise le maintien et le contrôle des flux de produits, tout en invalidant une partie des flux qui lui échappent. La maîtrise logistique de la chaîne de production et des réseaux de commercialisation est un élément essentiel du contrôle de ces flux. Mais, comme vous le rappelez, « un régime logistique n'est pas seulement un système d'organisation des circulations, il correspond aussi à un régime politique, en étant porteur d'une conception de la répartition des pouvoirs, de la constitution du public et des sujets politiques de la justice et du bien commun » (p. 161).

- MQ. Lorsque j'ai commencé à travailler sur la question pharmaceutique, je m'intéressais à la façon dont un problème public (celui des « faux médicaments ») était défini. Un des enjeux centraux de ce problème est de trancher la question « qu'est-ce qui circule ? » – ou plutôt qu'est-ce que les États, les firmes, les patient.e.s acceptent de laisser circuler ? En conséquence, pour mieux comprendre le problème, il devenait important de se pencher sur les flux eux-mêmes pour essayer de clarifier comment ils sont gouvernés. Mais en faisant cela, je me suis aussi rendu compte de l'intrication entre d'un côté un problème sociopolitique (comment lutter contre les « faux » médicaments tout en assurant l'accès des médicaments au plus grand nombre) et de l'autre un problème logistique (assurer la production et la circulation de médicaments à une échelle internationale). Cette intrication m'a conduit à proposer l'idée suivante en m'inspirant de travaux de géographie et notamment de ceux de Deborah Cowen (2014) : l'organisation de la circulation des biens marchands est en même temps une

organisation des relations sociales, politiques, économiques dans une société. En conséquence, un régime logistique exerce un pouvoir sur le façonnement de la société au même titre qu'un régime politique. Par exemple, lorsque des firmes et des États décident d'autoriser les circulations de médicaments dans certains pays et pas dans d'autres, ou lorsqu'ils tentent d'imposer un durcissement de la propriété intellectuelle, ils ne sont pas seulement en train d'assurer une rétribution à des parties privées, ils imposent des décisions fondamentalement politiques à des populations sans les consulter. Un aspect important des régimes logistiques est qu'ils sont fondés autour de la circulation (transnationale) des biens de consommation. La consommation a longtemps été considérée comme une activité relativement distincte de l'activité politique et citoyenne – on voit aujourd'hui à travers de multiples initiatives que c'est très loin d'être le cas.

- RdB & LD. Quelle signification revêtent alors les détournements, branchements et ruptures de flux qui s'opèrent néanmoins et qu'illustre le médicament illicite ?

- MQ. Le constat dressé sur les régimes logistiques par mon ouvrage est en grande partie pessimiste. Lorsqu'on observe les marchés pharmaceutiques, le pouvoir des firmes et des pays les plus développés y est incontesté. De ce fait, les régimes logistiques ne sont pas encore pris en main par les populations – même si la controverse que j'analyse au sujet des « faux » médicaments montre que les patient.e.s ne se laissent pas toujours faire. En même temps, je ne pense pas que les individus soient complètement démunis face aux acteurs dominants des régimes logistiques. Je montre donc aussi dans le livre que, alors que le régime impose des trajectoires, des connexions de flux précises, les consommateur.rice.s passent leur temps à dévier les trajectoires, à déconnecter les flux. On pourrait dire d'une certaine façon que l'agentivité dans les régimes logistiques consiste avant tout en ce travail perpétuel de disjonction et diversion. Voire, assumer que les citoyen.ne.s des régimes logistiques exercent leur pouvoir en branchant/débranchant les flux.

- RdB & LD. A. Tsing s'intéresse à ce qui se passe dans les lieux d'approvisionnement du capitalisme de captation, qualifiés de « péricapitalistes », ainsi qu'à la manière dont se fabriquent d'autres mondes sur les ruines de ce qui était exploité. Vous avez décidé de placer en exergue de votre livre une citation de Gilles Deleuze et Félix Guattari : le capitalisme a terrifié toutes les sociétés, inspirant la « peur panique d'un flux qui se déroberait à leurs codes ». Si le capitalisme prospère sur une maîtrise absolue des flux, de la validation des uns et de la destruction des autres, comment alors définiriez-vous la possibilité d'un autre monde qui se bâtit sur les ruines du capitalisme ? Une lecture anti-œdipienne peut-elle amener à penser l'ouvrage d'A. Tsing selon une perspective différente ?

- MQ. Une grande force du livre de Tsing est de montrer tout à la fois la puissance de destruction du capitalisme, la capacité de celui-ci à se renouveler et à se nourrir de cette destruction même et la faculté de la vie (humaine et non-humaine) à perdurer dans ce système. Les cueilleur.se.s dont Tsing nous raconte les vies ne font pas seulement contre mauvaise fortune bon cœur, ils font des choix de vie et de société. Leurs modes de vie ne sont pas uniquement des réactions aux ravages du capitalisme, bien qu'ils en soient indissociables. Dans cette perspective, la dimension deleuzienne du travail de Tsing est assez claire (ne serait-ce que par la nature rhizomatique du mycélium). En poussant la lecture « anti-œdipienne » de son ouvrage, on observe que la production de flux est indissociable de la vie : même dans les zones ravagées par l'industrialisation et l'exploitation, la vie subsiste, à sa manière indescriptible et « insensée » (les flux partent dans tous les sens, comme ces filaments de mycélium,

dans les forêts de l'Oregon). En même temps, ce qu'expliquent Deleuze et Guattari, c'est que le capitalisme prospère par sa capacité à générer toujours plus de flux, et toujours plus de nouveaux branchements entre des flux préexistants. D'où l'intérêt des marchés pour les situations chaotiques ou dévastées qu'ils ont eux-mêmes contribué à produire ! Des ruines émergent de nouveaux flux, qui sont ceux de la vie, mais le capitalisme veille au grain, toujours prêt à capter ces flux, à les encourager, mais aussi bien à les réorienter et à les dompter.

- RdB & LD. Finalement, en quoi les flux de champignons matsutake se différencient-ils de ceux des médicaments?

- MQ. Le travail de domptage et d'assignation des flux est sans doute bien différent lorsqu'on parle de médicaments et lorsqu'on parle de champignons. Dans le cas des médicaments, il existe un appareillage normatif socio-technique très lourd pour réaliser le tri, étant donné qu'on poursuit la scalabilité du projet pharmaceutique. Ce sont des normes, des règles de propriété, formes d'investissement financier, etc. Dans le cas des champignons c'est très différent puisque la scalabilité est rendue très compliquée par la nature des flux composés par les matsutake. Tsing montre qu'il en résulte une volatilité – volatilité des produits (et de leur qualité si elle est variable), des marchés et des conventions qui les organisent, mais aussi volatilité des existences organisées autour de ce commerce.

- RdB & LD. Dans votre recherche, vous analysez finement le rapport entre le légal et l'illégal, entre le licite et l'illicite. Il est cependant un terme qui n'apparaît pas dans votre ouvrage et que nous employons souvent dans ce numéro spécial, c'est celui d'informalité. Est-ce que ce terme n'est pas approprié pour décrire ce qui se joue autour de la distribution des médicaments et des relations entre les acteurs de ces filières ?

- MQ. Les débats autour de l'informel ont beaucoup nourri ma recherche et c'est un terme employé par de nombreuses personnes qui travaillent sur les marchés pharmaceutiques avec une approche socio-anthropologique (voir notamment l'ouvrage de Carine Baxerres, *Du médicament informel au médicament libéralisé*, 2014). Pour ma part, malgré ma grande proximité avec ces travaux, je n'ai pas ou peu employé le terme d'« informel » car je ne suis pas très à l'aise avec le type d'opposition qu'il produit entre ce qui serait « formel » et ce qui ne le serait pas. D'abord, un ensemble de pratiques de formalisation accompagnent les marchés informels (au sens où les acteurs qui y évoluent produisent de l'écrit – des contrats, des comptes –, leur existence est souvent « connue » de l'État, etc.) ; de même, les acteurs du marché formel recourent sans cesse à des pratiques qui relèvent de l'informel (allant par exemple jusqu'à la corruption d'officiers de l'État). Donc le formel est dans l'informel et vice-versa. De plus, dans le cas que j'étudie, où tout le monde essaie de déterminer ce qu'est un médicament « faux » ou « de mauvaise qualité », une copie « légitime » ou « illégitime », je pense qu'il existe une large palette de mécanismes de production de la légalité et de l'illégalité, et que c'est en essayant de décrire cette palette avec précision qu'on comprend les déterminants de la circulation et de l'accès – plutôt qu'en recourant au couple formel/informel qui obscurcit le paysage plus qu'il n'y paraît. Mais je ne veux pas sembler trop affirmatif quant à ces usages, car la discussion reste ouverte quant aux mots qui nous permettent de mieux saisir les enjeux des marchés que nous étudions.

- RdB & LD. Un autre terme qu'on ne trouve que rarement dans votre ouvrage, sauf pour décrire votre statut de jeune chercheur au moment de l'étude, est celui de précarité. Cette précarité, au fondement de la vision du monde d'A. Tsing (« La précarité est la condition de notre temps » (Tsing, op. cit., p. 55).), vous accompagne pourtant tout le long de votre

ouvrage et pourrait décrire les patients qui n'ont pas accès au circuit officiel de distribution de médicaments, les revendeurs qui tombent dans l'addiction aux médicaments qu'ils commercialisent, les distributeurs non qualifiés, etc.

Toutes ces personnes qui s'inscrivent dans les flux de médicaments illicites sont dans une fragilité, une précarité qui les oblige à détourner un régime logistique inadapté à leur situation. Le régime logistique de l'industrie pharmaceutique fabrique de la précarité, en introduisant des inégalités géographiques, économiques, sociales, politiques. Se nourrit-il aussi de ces inégalités qui pourtant semblent le rendre vulnérable ? Peut-on mettre en parallèle les personnages que vous décrivez et ceux interrogés par A. Tsing ?

- MQ. La question de la « précarité » n'est pas formulée comme telle dans mon propre travail, en revanche j'y souscris tout à fait. Une différence assez évidente avec le travail de Tsing est que la précarité dont elle parle est celle des cueilleurs, donc très en amont de la chaîne de production-consommation, tandis que la précarité qui m'intéresse par rapport aux médicaments est celle des consommateurs. D'une certaine façon, l'histoire de la consommation de matsutake est celle qui noue les destins entre des travailleurs précaires et des consommateurs de produits de luxe. Lorsqu'on s'intéresse aux marchés pharmaceutiques des pays en développement, c'est presque l'inverse – le produit part d'entreprises industrielles de très grande échelle pour être consommé par des personnes qui ont parfois très peu de moyens et peuvent s'endetter à vie à cause d'une maladie lourde ou d'un accident grave. En conséquence, la précarité est là dans les deux cas, mais dans mon cas c'est la précarité des « citoyens-consommateurs », soumis aux aléas de la distribution de médicaments, confrontés au pouvoir des entreprises qui décident quel pays ou non pourra accéder à un médicament et à quel prix, etc.

- RdB & LD. Merci, Mathieu Quet, pour vos réponses stimulantes, avant de vous quitter, nous aimerions savoir ce que vous pensez finalement de la critique de la théologie du Progrès d'A. Tsing : « Mais pourquoi devrions-nous être certains que les économies croissent et les sciences progressent ? » (Tsing, op. cit., p. 56). En quoi cela pourrait-il s'appliquer à l'industrie pharmaceutique que vous décrivez ? L'industrie pharmaceutique part du principe que l'innovation permettra toujours de progresser dans le traitement des patients, mais l'« indétermination » se fait-elle tout de même une place ? Dans ce cas, quelle en serait l'expression ?

- MQ. Ah ! C'est tout l'objet des études sociales sur les sciences et les technologies qui est ici en jeu ! Et je souscris tout à fait à cette remarque de Tsing qui renvoie à la nécessité de penser le progrès autrement que de façon linéaire sous la forme d'une croissance positive. Le thème a été traité notamment par l'histoire et la sociologie de la médecine, montrant par exemple que la lutte contre les épidémies ne peut pas être pensée simplement dans les termes « apparition – remède – disparition ». Sur ce plan, pour saisir le rôle de l'indétermination je suis un certain nombre d'auteurs comme, récemment, Didier Fassin (2018), qui tentent de donner une définition plus générale aux « formes de vie » articulant un niveau moléculaire et sociopolitique – nous vivons avec des virus et dans des collectifs de personnes ! Ces formes de vie sont à la fois produites et déstabilisées par les savoirs techniques et les marchés, mais ceux-ci en font aussi partie et ils sont donc « informés » par elles. C'est aussi pour cela que l'ouvrage de Tsing est précieux : au-delà du discours sur la « croissance », le « savoir » et la théologie du progrès, c'est peut-être en essayant de penser la vie et les enchevêtrements dans lesquels elle est façonnée que nous pourrions faire du monde un lieu plus accueillant.

BIBLIOGRAPHIE

Baxerres C., 2014. *Du médicament informel au médicament libéralisé*. Paris, Éditions des Archives contemporaines, 317 p.

Cowen D., 2014. *The Deadly Life of Logistics : Mapping Violence in Global Trade*. Minnesota, University of Minnesota Press, 328 p.

Fassin D., 2018. *La Vie. Mode d'emploi critique*. Paris, Seuil, 192 p.

Marcus G. E. 1998. « Ethnography in/of the World System : the Emergence of Multi-Sited Ethnography. » in *Ethnography Through Thick and Thin*. Princeton, Princeton University Press, p. 79-104.

Quet M., 2018. *Impostures Pharmaceutiques, Médicaments illicites et luttes pour l'accès à la santé*. Paris, La Découverte, 248 p.

Tsing A. L., 2017. *Le champignon de la fin du monde. Sur la possibilité de vivre dans les ruines du capitalisme*. Paris, La Découverte, 416 p.

NOTES

1. Le matsutake est un champignon poussant au pied des grands pins des forêts de l'Oregon dégradées par l'industrie du bois ; il est un des aliments les plus chers et les plus recherchés au monde, notamment au Japon où il est désormais importé.

AUTEURS

MATHIEU QUET

Mathieu Quet, mathieu.quet@ird.fr, est chercheur à l'IRD, membre de l'unité CEPED. Outre *Impostures pharmaceutiques*, il a récemment publié :

- Dumoulin Kervran D., Kleiche-Dray M., Quet M., 2019. Going South. How STS could think science in and with the south? *Tapuya, Latin American Science, technology and society* [En ligne], vol. 1, n° 1, p. 280-305. doi : <https://doi.org/10.1080/25729861.2018.1550186>

- Al Dahdah M., Kumar A., Quet M., 2018. Empty stocks and loose paper. Governing access to medicines through informality in Northern India. *International Sociology*, vol. 33, n° 6, p. 778-795.

- Quet M., 2018. Pharmaceutical capitalism and its logistics : access to hepatitis C treatment. *Theory Culture and Society*, vol. 35, n° 2, p. 67-89.

RÉMI DE BERCEGOL

Rémi de Bercegol, remi.debercegol@cns.fr, est chargé de recherche au Centre National de la Recherche Scientifique, membre de l'UMR PRODIG (Paris). Il a co-organisé à Delhi l'exposition The City of Waste, version anglaise de l'expo dont sont extraites les photos. Il a publié récemment :

- de Bercegol R., 2019 [1ère ed. 2010]. *Small Towns and Decentralisation in India*. Rawat Publications [1ère ed. Springer], 246 p.
- de Bercegol R., Gowda S., 2018. Waste and Energy Nexus: Rethinking the modernisation of waste services in Delhi. *Urban Studies*, Special Issue on 'Urban Nexus', June 2018.
- de Bercegol R., 2018. Les enjeux de la valorisation des déchets à Delhi. In Jaglin S, Debout L., Salenson I., (dir.), *Du rebut à la ressource, Valorisation des déchets dans les villes du sud*. Paris, AFD, p. 31-49.

LUCIE DEJOUHANET

Lucie Dejouhanet, lucie.dejouhanet@orange.fr, est maître de conférences en géographie, Université des Antilles, AIHP-GEODE EA 929. Elle a récemment publié :

- Dejouhanet L., 2014. Supply of Medicinal Raw Materials. The Achilles Heel of Today's Manufacturing Sector for Ayurvedic Drugs in Kerala. *Asian Medicine*, vol. 7, n° 3, p. 206-235.
- Dejouhanet L., 2014. Secteur informel et réseaux de commercialisation des plantes médicinales au Kérala (Inde). *Économie rurale*, n° 343, p. 53-70.
- Dejouhanet L., 2017. Tourism in the mountains of Central Kerala (South India): at the Crossroads of attitudes toward forest populations. *Journal of Alpine Research*, vol. 105, n° 3 / Le tourisme dans les montagnes du centre du Kérala (Inde du Sud) : à la croisée des regards posés sur les populations forestières. *Journal de Géographie Alpine*, vol. 105, n° 3.